

secondaire devrait avoir pour objet, comme toute éducation, de faire des débrouillés et des débrouillards : l'expression est familière, mais elle est précise. J'ai remarqué, avec ma petite expérience, qu'un bon *scholar* est neuf fois sur dix un bel empoté : la terre est bonne, mais le pot lui-même est disgracieux. Si j'étais professeur—une supposition—et si j'avais en face de moi deux élèves, l'un ferré à glace sur l'accentuation grecque et le mystère ingénieux des dialectes, mais inhabile à planter un clou ; l'autre moins familier avec les broussailles de la grammaire compliquée, mais qui saurait clouer ou déclouer une planche, raboter une table, rafistoler un pupitre, accrocher et, au besoin, réparer un rayon à livres, il me semble que j'aurais un faible pour le second. Ou plutôt je leur dirais de s'emprunter quelque chose l'un à l'autre et de se compléter réciproquement.

Il ne me déplairait pas qu'un élève, assis sur un banc, fût capable de rajuster son banc, s'il était boiteux, de remettre une vis à un pied de table, un bouton à une porte, et même un carreau à une fenêtre.

Les sages de l'antiquité, qui étaient d'excellents éducateurs, n'ont pas méprisé les travaux manuels. Pardonnez-moi de vous étaler mon pédantisme : vous pourrez lire au chapitre 32 du livre III du *De Oratore*, de Cicéron, les lignes suivantes : "Hippias d'Elis, assistant aux jeux d'Olympie, se glorifia de n'ignorer aucun des arts libéraux ou mécaniques : non seulement il possédait, disait-il, les connaissances les plus nobles, la géométrie, la musique, la littérature, la poésie, les sciences naturelles, la morale, la politique ; mais il avait fait, de sa propre main, l'anneau qu'il portait au doigt, l'habit dont il était vêtu, la chaussure qu'il avait aux pieds..." Sans me targuer, bien entendu, du savoir ou de l'ignorance encyclopédique d'Hippias d'Elis, je crois avoir fait, en mon temps, d'aussi bonnes études classiques que qui que ce soit. Je regrette encore de ne pas avoir appris, dans les intervalles, le métier et l'art du relieur : rien ne dit que je ne m'y mettrai pas sur mes vieux jours ; je serais si heureux de pouvoir relier moi-même mes chers livres, à mon idée, à mon goût—et à peu de frais.

Je suis persuadé que nos petits et nos grands élèves, comme l'Emile de Jean-Jacques, apprendraient sans peine et sans ennui à manier le rabot ou la varlope du menuisier, la pince du forgeron ou la bêche et le sécateur du jardinier. Les études classiques n'y perdraient rien, elles y gagneraient plutôt, et le sens pratique y gagnerait aussi, ce qui ne serait pas, à mon jugement, un mince avantage. On reconnaît toujours dans la vie, ne trouvez-vous pas ? à son air, à sa démarche, à je ne sais quoi, l'homme qui a su, de bonne heure, atteler ou dételier un cheval, tenir un aviron et un fleuret, démonter et nettoyer un fusil, scier du bois, faire du feu, etc. Il a plus d'allure et plus d'aisance. Les paysannes de chez nous assurent qu'une fille n'est bonne à marier que quand elle sait faire le feu et saler la soupe. Il n'est pas mauvais non plus

qu'un homme soit en état de se servir lui-même à l'occasion d'un marteau, d'une tenaille et d'un tourne-vis, sans avoir besoin du serrurier d'en face, qui peut-être ne viendrait pas tout de suite et qu'il est plus commode et plus économique de ne pas attendre.

Si ces idées, très terre à terre, vous paraissent celles d'un petit esprit, excusez-moi. Au vrai, dans les collèges de jeunes filles, on apprend bien la couture et même la coupe à des écolières. N'est-il pas d'une sage économie domestique d'apprendre à une jeune personne, même riche, et, à plus forte raison, pauvre ou peu aisée, à façonner elle-même ses robes, ses chapeaux et ses cravates ? Celles qui savent le faire ne s'en portent pas plus mal et, plus tard, une fois mariées, elles coûtent moins cher à leurs maris. Elles président à la lingerie et à la roberie en connaissance de cause ; elles ne font pas de grosses notes chez la couturière et, dans tous les cas, elles sont capables de les contrôler. De même, pourquoi un jeune homme, *liberaliter educatus* (je sais le latin) serait-il manchot ou ignare en matière de travaux manuels ?

M. Gladstone était un bûcheron de premier ordre et tout le contraire d'une bûche, comme vous savez. Un de mes amis, un peintre de beaucoup de talent,—médaille d'honneur, officier de la Légion d'honneur, futur membre d'Institut,—a fait lui-même de sa propre main, la suspension et le lustre de sa salle à manger, qui ont un cachet très original ; il y a toujours un artisan très distingué dans un artiste... Ces notes à bâtons rompus ne sont pas une cantate de circonstance et encore moins un dithyrambe commandé, à la louange des travaux manuels (ils existent déjà à l'Ecole normale supérieure, section des sciences), qu'une pédagogie nouvelle et hardie se propose d'introduire dans les lycées. Ce sont les réflexions, très indépendantes d'un libre esprit que n'enchaîne pas la routine, que les préjugés n'aveuglent pas et qui croit que, si la parole a été donnée à l'homme pour exprimer sa pensée, il a aussi deux mains pour tenir autre chose, même au collège, qu'un livre, une plume, un bâton de craie et un mouchoir de poche. Un fort en thème qui sait travailler de ses mains ne déroge pas : il se complète. S.

La Belgique n'avait, il y a dix ans, que cinquante machines à papier, dont la production était, approximativement, de 45,000,000 de kilos (90,000,000 lbs) de papier. Actuellement, le nombre de ces machines est, dit-on, de soixante-quatre, avec une production annuelle de 60,000,000 de kilos (120,000,000 lbs) représentant une valeur de 25,000,000 de francs (\$5,000,000).

On sait que l'Angleterre achète au dehors d'énormes quantités de pâte de bois. Ses importations se sont élevées en 1901 à 455,630 tonnes d'une valeur de 60,681,400 fr.

La fabrication de ces pâtes a exigé l'emploi de près de 2 millions de mètres cubes de bois en grume. C'est environ deux fois la production annuelle des forêts résineuses françaises soumises au régime forestier.

ASSOCIATIONS

Pour le contrôle et l'amélioration de l'élevage en Danemark, en vue de la production du beurre à bon marché.

On sait que le Danemark est le pays qui marche à la tête du progrès pour la perfection de ses méthodes de travail du lait, car c'est le pays qui a su le mieux tirer parti des découvertes de Pasteur et de ses disciples, qui ont ouvert à la laiterie et à la fromagerie un horizon nouveau, en remplaçant l'empirisme, qui avait régné jusqu'alors, par des notions exactes, scientifiques, libérant le fermier de ces fameux secrets et tours de main dont il était toujours en dépendance. C'est un honneur pour ce petit pays de Danemark d'avoir développé chez ses propriétaires fonciers cet esprit scientifique auquel les autres nations rendent sans cesse hommage en lui demandant des instructions pour propager chez elles des procédés de fabrication seuls capables de donner leur prospérité à l'industrie de la laiterie et de la fromagerie.

Les fermiers danois tout en s'occupant constamment de l'amélioration de leur procédé de fabrication du beurre et du fromage, se sont demandé, si pour abaisser le prix de revient de leurs produits, il n'y avait pas lieu de rechercher le rapport qui pouvait exister entre le rendement en beurre de chaque individu d'un même troupeau (de vaches), avec le poids de nourriture qu'il consommait actuellement. Il leur est ainsi venu l'idée de s'associer par cantons pour créer une association chargeant des instructeurs spéciaux de cette étude du rendement individuel de chacune des vaches des sociétés. Ces associations créées en 1895 sont devenues si populaires qu'au commencement de cette année on en comptait 262 et 5,870 sociétaires possédant ensemble 110,800 vaches. Les comptes rendus publiés par ces associations relatent chaque année les essais systématiques concernant la capacité de production tant de chaque individu que celle du troupeau de chaque sociétaire.

Ces essais sont essentiellement précieux puisqu'ils fournissent à chaque fermier ou propriétaire foncier, le moyen de connaître la valeur de leurs vaches laitières, c'est-à-dire leur rendement en lait et en beurre. Il a été démontré, que dans chaque troupeau composé cependant d'animaux choisis par les procédés ordinaires, il se trouvait des individus donnant par année jusqu'à deux fois moins de beurre que d'autres reconnus comme bons et, par exemple, pour une livre de beurre certaines vaches laitières consommaient jusqu'à trente cinquante unités alimentaires alors qu'il suffisait seulement de douze unités pour les sujets les meilleurs.

Ces individus à si faible rendement étaient classés comme "parasites" pour être de suite éliminés du troupeau ; le